Le pavillon des Bugnons à Colombier et les "cabinets" du Vignoble Neuchâtelois

Autor(en): **Juillerat, Anne-Laure / Reynier, Christian de**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Kunst + Architektur in der Schweiz = Art + architecture en Suisse = Arte + architettura in Svizzera**

Band (Jahr): **65 (2014)**

Heft 3

PDF erstellt am: **27.05.2024**

Persistenter Link: https://doi.org/10.5169/seals-685748

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.
Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.
Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Ein Dienst der *ETH-Bibliothek*
ETH Zürich, Rämistrasse 101, 8092 Zürich, Schweiz, www.library.ethz.ch

http://www.e-periodica.ch

Anne-Laure Juillerat et Christian de Reynier

Le pavillon des Bugnons à Colombier et les « cabinets » du Vignoble Neuchâtelois

Un trait d'union entre la vigne et l'architecture de prestige aux XVIIIe et XIXe siècles

Dès le XVIe siècle, une nouvelle élite économique est à l'origine de la construction au cœur du vignoble neuchâtelois de résidences de prestige tirant partie des qualités panoramiques des coteaux. Aux XVIIIe et XIXe siècles, ces « châteaux » s'entourent d'annexes récréatives et en particulier de pavillons-belvédères construits dans les vignes à quelque distance de la maison de maître.

Fig. 1 Le Landeron. Cabane de vigne avec bassin pour la préparation de la bouillie antiparasitaire (© OPAN, 2006)

Fig. 2 *Neuchâtel vu du Mail*, aquarelle de Gabriel Lory, 1815 (coll. privée). Scène de vendanges (© Editions de la Chatière, Chézard Saint-Martin. Illustration tirée de: Patrice Allanfranchini, *Neuchâtel 1642-1942. Trois siècles d'iconographie*, 2005)

Fig. 3 Neuchâtel, avenue de la Gare 24, La Grande Rochette. Pavillon bâti vers 1801-1805 à l'extrémité de la terrasse de la maison de maître, une propriété entourée de vignes à l'origine (© OPAN, 2006)

Des pavillons au cœur des vignes

Aujourd'hui, le vignoble subjurassien est constellé de petites constructions plus ou moins élaborées[1]. La plupart d'entre elles sont des cabanons utilitaires destinés à abriter le matériel nécessaire à la lutte contre les parasites mise en place à la fin du XIXe siècle. Contrairement aux méthodes qui prévalaient jusque-là, ce nouveau procédé nécessite en effet l'utilisation de matériel pondéreux et d'eau en grande quantité pour fabriquer les bouillies antiparasitaires, dans un bassin prévu à cet effet. La toiture reliée à une citerne permet de récolter l'eau utile à cette fabrication et au nettoyage sur place des lourdes « boilles » à sulfater. Souvent implantée dans une forte pente, la construction comprend un local semi-enterré maçonné, la remise proprement dite, sur lequel s'élève le cabanon qui, équipé d'une table, d'une armoire et d'une cache à bouteilles, sert de laboratoire, de bureau et enfin de local de pause (fig. 1). Cette fonction récréative devient franchement dominante lorsque le cabanon prend la forme d'une « véranda » rustique permettant de profiter du paysage lacustre et alpin.

Auparavant, les constructions dans les vignes sont très rares, puisque les villages vignerons ont des structures denses et regroupées et que, hors période de vendanges, le travail à la vigne ne nécessitait que l'usage d'outils aisément transportables. On repère cependant un certain nombre de pavillons d'aspect très différent des cabanons précités et datés pour la plupart des XVIIIe et XIXe siècles. Cette période correspond au développement de quelques fortunes commerciales et industrielles colossales à Neuchâtel. Ces dernières vont donner à la ville et aux villages de sa couronne des faubourgs bordés d'hôtels particuliers et de maisons de maître ancrés stylistiquement dans le classicisme français, pour l'implantation desquels les architectes exploitent pleinement la topographie des coteaux viticoles, la vue sur le lac de Neuchâtel et le panorama alpin. L'iconographie de cette époque témoigne d'ailleurs de ces paysages de collines entièrement recouvertes de vignes, que le général Francisco de Miranda, de passage en 1788, qualifiera de « terrasses amphithéâtrales »[2] (fig. 2).

1

2

La construction pavillonnaire, d'agrément ou utilitaire, fait alors partie de l'aménagement habituel du jardin et des abords de la maison de maître ; elle va jusqu'à occuper des emplacements éloignés de plusieurs centaines de mètres du bâtiment principal, afin de profiter au mieux du panorama. Ces pavillons-belvédères, ou « cabinets » comme ils sont alors nommés, se distinguent à la fois des vérandas, souvent bâties en bois, largement ouvertes sur l'extérieur et situées à proximité immédiate de la maison principale, et des pavillons de plaisance, qui sont déjà de petites maisons dotées de plusieurs pièces, de cheminées et d'annexes (fig. 3).

De plan carré (quatre à cinq mètres de côté), ces « cabinets » sont soigneusement construits en maçonnerie, parfois même en pierre de taille, dotés de chaînes d'angle et d'encadrements en pierre jaune et recouverts d'une toiture en pavillon. Accessibles de plain-pied en amont par une porte, ils sont éclairés par une ou deux fenêtres ouvertes vers le paysage, l'aval, le soleil. Leur emplacement panoramique conduit souvent à les bâtir sur le front d'un mur de terrasse, ce qui leur donne la majesté d'une tour malgré la modestie de leur architecture. Cette position est aussi favorable à l'aménagement d'une cave, à fonction de dépôt de matériel, voire de cellier « de campagne ». Un soin particulier est apporté à la réalisation du second œuvre. Les ouvertures sont lambrissées, pourvues de fenêtres et de volets, alors que la pièce est dotée d'un dallage et couverte par un plafond plus ou moins ouvragé, achevant de donner à l'ensemble l'aspect d'une chambrette bourgeoise. Le plus ancien exemplaire daté de ce type remonte à l'année 1700, alors que les plus récents appartiennent

3

à la première moitié du XIXe siècle (fig. 4). Dans la seconde moitié du siècle, le goût néo-médiéval s'exprime avec force dans des pavillons auxquels on donne l'aspect d'une tour ou d'un châtelet. Dans le Vignoble, l'exemple le plus élaboré est la tour de Pierre à Boudry, véritable folie archéologique. Construit vers 1876 pour Louis-Philippe de Pierre, propriétaire du grand domaine de Trois-Rods, ce belvédère comprend d'authentiques éléments médiévaux provenant de la collégiale de Neuchâtel, rénovée quelques années auparavant. Il doit sa silhouette caractéristique à son couronnement crénelé, ponctué d'une tourelle et d'une échauguette. Actuellement utilisé comme caveau de dégustation, il constitue l'un des rares exemples de pavillon néo-médiéval à Neuchâtel[3] (fig. 5).

Le pavillon des Bugnons à Colombier

Le pavillon dit des Bugnons a été bâti sur les pentes du Crêt d'Areuse, sur le front d'une terrasse dominant l'ancienne grande route. La maison de maître à laquelle le cabinet est attaché est construite en contrebas vers 1722 pour Abraham Barbier, bourgeois de Boudry et ancien receveur général de la ferme des tabacs à Paris. Elle est acquise par la famille Bovet, indienneurs à la tête de la fabrique de Vauvillers à Boudry, en 1793. Une notice historique de 1885 rapporte, sans citer ses sources, que Claude Jean-Jacques Bovet (1756-1812), après avoir emménagé à Areuse en 1805, serait le commanditaire du pavillon, qui, sous le nom de « Tintabenet », lui servait de terrasse à la belle saison[4]. Dans l'état actuel de nos connaissances, Bovet s'avère effectivement propriétaire et acquéreur de plusieurs parcelles de vignes dans cette zone en 1806, date à laquelle il s'est aussi engagé à réaliser des travaux de construction de murs de terrasses. De son côté, le pavillon est représenté en 1838-1845 sur la carte dite d'Ostervald, mais ne semble pas mentionné dans les actes avant 1891, date de la vente de la parcelle qui l'accueille ; il est alors désigné comme un « cabinet » de 17 m². Acquis par l'Honorable Compagnie des Vignerons de Neuchâtel en 1920, il a bénéficié d'une restauration complète en 2009[5] (fig. 6).

De plan carré, le cabinet est formé de deux niveaux d'une seule pièce, soit un demi-sous-sol surmonté d'un bel étage. Le niveau inférieur, accessible par un escalier extérieur, est formé de murs épais en moellons de pierre jaune et éclairé par un petit soupirail. Les chaînages d'angle et les encadrements sont en pierre de taille. Ces maçonneries sont strictement contemporaines des murs des terrasses adjacentes et leur sommet est marqué par un couronnement de « plates » en calcaire blanc, qui marquent la transition avec le bel étage, dont les murs, beaucoup plus étroits, dessinent un fort ressaut extérieur. Les murs de l'étage sont formés d'une seule épaisseur de pierres de taille, dont les deux premières assises plus grossièrement traitées en parement extérieur, forment un soubassement marqué par un léger ressaut. Au nord-ouest, le canal saillant d'une petite cheminée paraît avoir été aménagé dans un deuxième temps, puisqu'il n'a pas de soubassement marqué et qu'il est la cause de désordres dans les maçonneries adjacentes et d'une modification du socle. L'ensemble du parement extérieur du bel étage, y compris le soubassement, a ensuite été recouvert par un faux appareil peint de couleur ocre aux joints soulignés en rouge (fig. 7).

La toiture est formée d'une charpente homogène à enrayure, dont les pièces proviennent d'arbres abattus peu après 1805, d'après la dendrochronologie, à quatre pans plats et berceaux marqués supportant un lambrissage et une couverture de tuiles. Cette structure accueille la voûte d'arêtes couvrant la pièce, en plâtre sur un lattis cloué sur des planches découpées en cintres et fixées à la charpente (fig. 8).

Le dallage actuel de la belle pièce est soutenu par six solives reposant à leurs extrémités sur deux filières portées par deux ressauts des murs. Les dates d'abattage obtenues par l'analyse dendrochronologique attestent que ce solivage est formé de pièces de récupération et qu'il a été installé après 1819, soit bien après la charpente. Il s'agit donc d'une reconstruction d'un sol situé à l'origine vingt centimètres plus bas comme le montrent les traces des solives disparues, qui prenaient appui directement sur les ressauts. Au vu de la correspondance des niveaux, l'aménagement de la cheminée n'est pas antérieur au rehaussement du sol.

Ainsi, et comme le laissait envisager les rares indices historiques, le pavillon des Bugnons a visiblement été bâti peu après 1805, mais cette étape initiale est suivie, après 1819, d'importants réaménagements comprenant la mise en place d'un nouveau dallage et d'une cheminée, puis de peintures murales particulièrement élaborées.

Une tonnelle en trompe-l'œil

Un décor peint occupe l'intégralité des parois et du plafond voûté du bel étage du pavillon. Recourant à la technique du trompe-l'œil, il figure l'intérieur d'une tonnelle en métal doré aux angles formés de thyrses et aux soubassements

Fig. 4 Hauterive, Derrière-chez-Heinzely. Pavillon de vigne portant la date 1700. Il dépendait probablement de la propriété dite le Château, elle-même reconstruite à cette date par Abraham Tscharner, membre du Grand Conseil de Berne et ancien bailli de Königsfelden (© OPAN, 1968)

Fig. 5 Boudry, La Baconnière, tour de Pierre. Façades sud-est et sud-ouest du bâtiment construit vers 1876 et restauré en 2004. La fenêtre à remplage et les éléments en pierre exposés sur la façade proviennent des anciennes chapelles gothiques de la collégiale de Neuchâtel (© OPAN, 2006)

Fig. 6 Colombier, route de Notre-Dame, Les Bugnons. Le pavillon après les restaurations de 2009. Le côté gracile du pavillon est souligné par l'aspect beaucoup plus massif du soubassement (© OPAN. Photo Fibbi-Aeppli, Grandson, 2010)

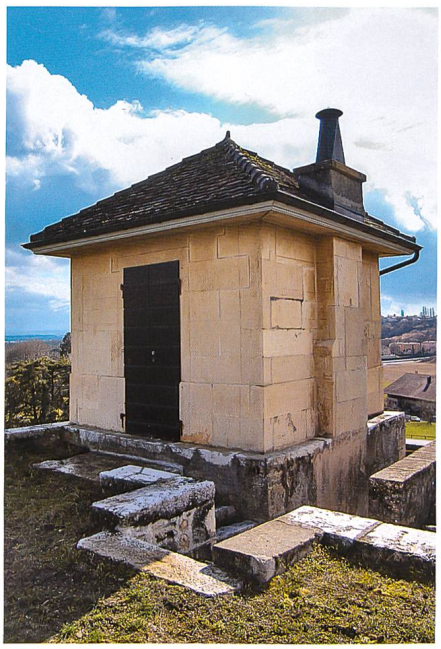
Fig. 7 Colombier, route de Notre-Dame, Les Bugnons. Le pavillon avant les restaurations de 2009. On distingue le bel appareil d'origine, les dalles de calcaire blanc qui marquent la transition avec le niveau inférieur, l'entrée du bel étage, l'escalier d'accès au niveau inférieur et le canal de cheminée (© OPAN, 2008)

Fig. 8 Pavillon des Bugnons à Colombier. Coupe ouest-est (© OPAN)

4

5

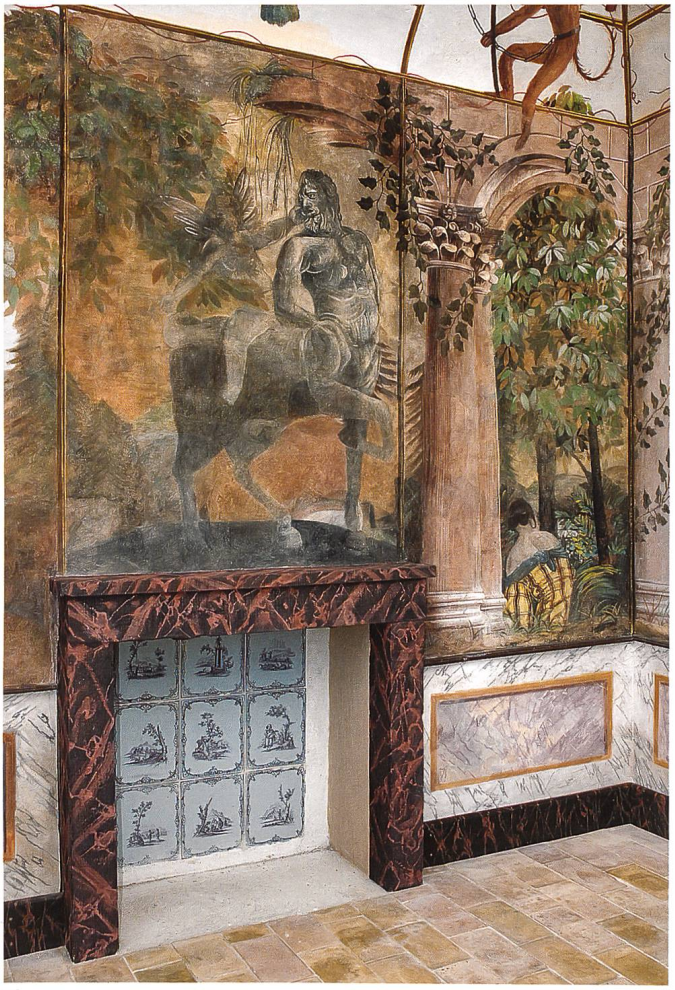
6



7

8

9



10

Fig. 9 Pavillon des Bugnons, paroi sud-ouest. Le décor après les restaurations de 2009, par l'Atelier Marc Stähli à Auvernier (© OPAN. Photo Fibbi-Aeppli, Grandson, 2010)

Fig. 10 Pavillon des Bugnons, paroi nord-ouest. Jeune femme assise au pied de ruines antiques et centaure chevauché par un amour, copie d'un groupe statuaire célèbre (© OPAN. Photo Fibbi-Aeppli, Grandson, 2010)

constitués de panneaux de marbre, une petite latte de bois délimitant cette zone d'appui. La représentation de cette structure légère permet d'abolir les limites de l'architecture et offre le prétexte d'une véritable ouverture sur un paysage extérieur imaginaire et idéalisé, évoquant ici tour à tour les pays lointains, l'Arcadie et l'Antiquité. Perchés sur les éléments métalliques horizontaux, divers oiseaux exotiques côtoient des singes aux faciès étrangement humains (fig. 9). Le décor du plafond voûté suggère le ciel et ses nuées sur lesquelles repose une Diane chasseresse. Le modèle de cette figure mythologique est un groupe statuaire célèbre de l'art de la Renaissance française, la *Diane d'Anet* (fig. 11). Au-dessus de la cheminée, un centaure chevauché par un amour emprunte ses traits à une statue antique, dont il existe une copie gravée par François Perrier[6] (fig. 10).

L'identité du ou des peintres ayant œuvré au pavillon demeure inconnue. Les restaurateurs ont mis en évidence un décor d'origine, vraisemblablement réalisé à fresque, suivi de trois étapes de repeints ou « rénovations »[7]. Au premier regard, le décor donne l'impression d'un mélange hétéroclite et un peu naïf de genres, un sentiment auquel les repeints ne sont sans doute pas étrangers. Les qualités originelles du décor ont souffert de façon parfois irréversible des dégradations naturelles et des « rénovations » effectuées avec de mauvais liants. D'après les analyses des restaurateurs, seule la paroi sud-ouest présente encore des traces de l'enduit le plus ancien, non recouvert (fig. 9). La deuxième étape de peinture est celle qui a laissé l'essentiel du décor aujourd'hui visible ; elle semble s'inspirer du premier décor. Il est toutefois délicat de déterminer ce qui tient de la restauration légère et de la réinterprétation, voire de la création *ex nihilo*. La troisième étape, une « rénovation » attribuée à Alfred Blailé vers 1935[8], s'est attachée à rehausser les couleurs, à modifier la forme de certains petits éléments – végétaux, pièces de vêtements – et à combler des manques parfois importants (paroi nord-ouest). L'analyse archéologique permet de situer le *terminus post quem* des décors en 1819, puisque le sol installé après cette date correspond à la limite

11

Fig. 11 Plafond voûté du pavillon des Bugnons. Sous un ciel baroquisant, évoquant le jour et la nuit, la représentation de Diane chasseresse prend pour modèle la statue de Diane du château d'Anet (© OPAN, Photo Fibbi-Aeppli, Grandson, 2010)

Fig. 12 Indienne aux oiseaux (coll. privée) (© Editions de la Chatière, Chézard Saint-Martin. Illustration tirée de: Maurice Evard, *Odyssée aux confins de l'indiennage*, 2013)

inférieure du décor et que le motif du centaure ne saurait être antérieur à l'installation de la cheminée qu'il surplombe. La date de 1892 inscrite sous forme de graffiti sur la deuxième couche picturale lui donne quant à elle un *terminus ante quem.*

Une iconographie aux multiples inspirations

L'iconographie du décor visible procède d'un goût certain pour l'exotisme, les chinoiseries et les motifs antiques chers au domaine des indiennes (fig. 12). Déroulé sur les quatre murs, le paysage maritime et pastoral renvoie également à deux autres modes d'expression décoratifs, les toiles peintes et le papier peint panoramique. Parmi les paysages peints sur grandes toiles tendues conservés dans le canton de Neuchâtel, les plus représentatifs appartiennent à la seconde moitié du XVIIIe siècle et se rattachent à une tradition picturale flamande ou hollandaise. Les paysages et l'architecture dépeints aux Bugnons évoquent davantage l'Italie, ou un idéal arcadien, thèmes fréquents des papiers peints panoramiques, qui connaissent leur âge d'or durant le deuxième quart du XIXe siècle. Rappelons que les motifs de ces différents médiums puisent toutefois aux mêmes modèles.

Le décor entièrement illusionniste du pavillon présente également des caractéristiques empruntées à l'art des peintres décorateurs italiens et tessinois, souvent itinérants, qui laissèrent dès les alentours de 1800 leur empreinte dans plusieurs belles maisons de Suisse. Les plus

12

13

14

talentueux, travaillant pour des propriétaires fortunés dans des bâtiments représentatifs, sont nommés dans les archives ou signent parfois leurs œuvres. Ils amènent avec eux leur savoir-faire mais aussi leurs références iconographiques, où se mêlent, au-travers du ressort illusionniste, sujets antiques et quête d'une nature idéalisée. Parmi les témoignages les mieux conservés à Neuchâtel, les peintures de la Grande Rochette (avenue de la Gare 24), réalisées entre 1803 et 1806 pour le général Charles-Daniel de Meuron, montrent une finesse d'exécution et une maîtrise du trompe-l'œil remarquables[9]. Statues antiques, faux-marbre, architecture et loggia ouvrant sur l'extérieur, dialoguent avec des ornements de style pompéien. Sur les plafonds, l'image du ciel et de ses nuées dépeint dans une perspective *di sotto in sù*, dont l'archétype baroque est par ailleurs bien représenté à Neuchâtel, évoque aussi celui des Bugnons. Ce mouvement italophile semble connaître son apogée au cours des années 1830 dans la région neuchâteloise et dans l'arc lémanique[10].

Le thème de la tonnelle de treillage ou de la volière nous invite également à chercher des parallèles dans la sphère italienne. Pour le XIXe siècle, citons au Tessin le décor de la Sala dell'Uccelliera de la Casa Ranzoni à Locarno, des peintures aujourd'hui disparues et datées des alentours de 1850, et celui du belvédère du palazzo Branca à Brissago. Plus proche de nous, le remarquable plafond peint d'une salle du château de Dully (VD), représentant une volière constituée de demi-cercle de métal doré où se perchent divers oiseaux exotiques, témoigne de la diffusion de cette tradition iconographique[11].

L'appréciation de la qualité du décor du pavillon est passablement troublée par les diverses étapes de peinture. Cependant, l'exécution maladroite des grandes figures, des effets de proportion et d'échelles, contrastent manifestement avec l'originalité et la fraîcheur du rendu des petits motifs, plus particulièrement des oiseaux (fig. 13). Si cette maladresse exclut a priori de la paternité de l'œuvre le cercle des peintres-décorateurs italophones les plus expérimentés évoqués ici, il est par contre tentant de voir dans le naturalisme et les motifs exotiques du décor la main d'un des maîtres dessinateurs de la fabrique d'indiennes des Bovet. La représentation d'un trois-mâts évoque probablement l'activité commerciale liée à cette industrie et les comptoirs lointains de la manufacture (fig. 14). De fait, suite aux interdictions promulguées par la France et l'Autriche dans les années 1816 et 1817, le marché génois devient avec le Levant l'un des plus importants débouchés de l'entreprise Bovet, qui connaît un accroissement de sa production considérable dès 1810 grâce à l'adoption de l'automation, soit des rouleaux d'impression. La fabrique se spécialise alors dans la production de *mezzari* ornés d'un Arbre de vie, pièces de vêtement très en vogue à Gênes[12].

Notons enfin que les vêtements et les coiffures des personnages s'apparentent à la mode des années 1830. La conjonction des indices récoltés conduit donc à dater le décor illusionniste du deuxième quart du XIXe siècle, soit quelques années après la construction du pavillon. Il aurait peut-être recouvert ou complété un décor plus ancien dont il ne resterait que quelques vestiges. ●

Fig. 13 Pavillon des Bugnons. En paroi sud-est, détail de trois oiseaux et d'une corbeille de fruits et de feuillages, puisant dans le genre de motifs appréciés par les fabricants d'indiennes et de papiers peints (© OPAN. Photo Fibbi-Aeppli, Grandson, 2010)

Fig. 14 Pavillon des Bugnons, paroi sud-est. Au-delà de la tonnelle, les paysages évoquent l'Italie et les comptoirs lointains (© OPAN. Photo Fibbi-Aeppli, Grandson, 2010)

Notes

1 Concernant l'architecture « vigneronne » neuchâteloise, voir : Christian de Reynier, « La maison vigneronne », in *Les maisons rurales du canton de Neuchâtel*, Le Locle, 2010, pp. 251-331 ; Christian de Reynier, « Vigne et architecture de prestige en ville de Neuchâtel au XVIIIe siècle, une introduction », in *Sa Majesté en Suisse : Neuchâtel et ses princes prussiens*, Neuchâtel, 2013, pp. 198-205.

2 Charly Guyot, « Le voyage du général Miranda dans la Principauté de Neuchâtel », in *Musée Neuchâtelois*, 1934, pp. 22-35, ici p. 34.

3 Claire Piguet, « Dites-nous quels sont les bâtiments que vous conservez et nous vous dirons qui vous êtes », in *Revue historique neuchâteloise*, 1-2, 2004, pp. 33-57.

4 Jean Courvoisier, *Les districts de Neuchâtel et de Boudry*, Bâle, 1963 (Les Monuments d'art et d'histoire du canton de Neuchâtel 2), p. 379 ; Maurice Evard, *Odyssée aux confins de l'indiennage, de la cuisine des couleurs au négoce*, Chézard-Saint-Martin, 2013, pp. 112-115 et 191 ; Jean Grellet, *Chronologie de la famille Grellet comprenant aussi des notices historiques sur les Bovet, Vust, Vushon, Baker et autres familles alliées*, 1885 (document déposé aux Archives de l'Etat de Neuchâtel).

5 L'étude du bâtiment a été conduite par l'Office du patrimoine et de l'archéologie du canton de Neuchâtel (OPAN), dépositaire de la documentation issue de ces investigations (Anne-Laure Juillerat, Claire Piguet, *Pavillon de vigne des Bugnons à Colombier – Notes sur le décor peint, rapport provisoire*, OPAN, septembre 2009). Le décor intérieur a été restauré par l'Atelier de conservation-restauration Marc Stähli à Auvernier. Les analyses dendrochronologiques ont été effectuées par le Dendrolabor Heinz und Kristina Egger à Boll. Nous remercions M. Thierry Grosjean de nous avoir donné accès au pavillon.

6 Entrée en 1798 au Musée des monuments français, puis en 1823 au Louvre, la *Diane d'Anet*, groupe sculpté au milieu du XVIe siècle, était à l'origine placée sur une fontaine dans la cour du château d'Anet construit par Philibert Delorme pour Diane de Poitiers. Un modèle gravé par Jacques Ier Androuet du Cerceau est publié en 1579.
Il existe plusieurs répliques romaines du *Centaure chevauché par l'Amour* tirées d'un original grec probablement du

IIe siècle avant J.-C. Une de ces répliques en marbre, provenant de la collection Borghèse, est acquise par le Louvre en 1807. Sur le modèle gravé : François Perrier, *Segmenta Nobilium Signorum et Statuarum...*, recueil de planches figurant les statues de Rome, publié une première fois en 1638 (planches 7 et 8).

7 Atelier de conservation et de restauration Marc Stähli, rapport des travaux effectués, février 2010.

8 Sur l'attribution d'une rénovation à Alfred Blailé : Dorette Berthoud, *Les indiennes neuchâteloises*, Boudry, 1951, pp. 157-158 et note 11.

9 Anne-Laure Juillerat, « Arts de vie, décors intérieurs », in *Sa Majesté en Suisse : Neuchâtel et ses princes prussiens*, Neuchâtel, 2013, pp. 206-212.

10 Paul Bissegger, *Entre Arcadie et Panthéon. Grandes demeures néoclassiques aux environs de Rolle*, Lausanne, 2001, pp. 280-282 ; Leïla El-Wakil, *Bâtir la campagne. Genève 1800-1860*, Genève, 1988, vol. 1, pp. 174-179 et 197-200.

11 Paul Bissegger, *Rolle et son district*, Berne, 2012 (Les Monuments d'art et d'histoire du canton de Vaud 7), p. 117 ; Virgilio Gilardoni, *Ticino I. Locarno e il suo circolo*, Bâle, 1972 (Les Monuments d'art et d'histoire du canton du Tessin 1), p. 108 ; *Idem*, *Ticino II. L'Alto Verbano I. Il circolo delle isole*, Bâle, 1979 (Les Monuments d'art et d'histoire du canton du Tessin 2), p. 330.

12 Valérie Kobi, « Une superbe indienne témoigne de la circulation des motifs au niveau mondial et continental », in *Sa Majesté en Suisse : Neuchâtel et ses princes prussiens*, Neuchâtel, 2013, pp. 76-77 ; Evard 2013 (cf. note 4).

Les auteurs

Anne-Laure Juillerat est historienne de l'art attachée à l'Office du patrimoine et de l'archéologie du canton de Neuchâtel. Elle est l'auteure d'études et de publications concernant les décors intérieurs des belles demeures neuchâteloises de l'Ancien Régime.
Contact : anne-laure.juillerat@ne.ch

Christian de Reynier est archéologue du bâti attaché à l'Office du patrimoine et de l'archéologie du canton de Neuchâtel. Il est en particulier l'auteur d'études et de publications consacrées à l'architecture et à l'organisation des villes et villages du Vignoble Neuchâtelois du XVIe au XIXe siècle.
Contact : christian.dereynier@ne.ch

Zusammenfassung

Der Pavillon der Bugnons in Colombier und die «Cabinets» in den Neuenburger Weinbergen

Seit dem 16. Jahrhundert, vor allem jedoch im 18. und 19. Jahrhundert, erstellte die neue wirtschaftliche Elite von Neuenburg in den Rebbergen, ausserhalb der gewachsenen Ortschaften, herrschaftliche Residenzen. Dabei wurden exponierte Stellen der Landschaft insbesondere für den Bau von Aussichtspavillons, den «Cabinets», wie sie in dieser Gegend genannt werden, genutzt. Diese befanden sich in mehr oder weniger grosser Entfernung vom zugehörigen Herrschaftshaus. Zu den wertvollsten Bauten dieser Art gehört zweifellos der Pavillon des Bugnons in Colombier, der nach intensiven Studien 2009 vollständig restauriert wurde. Der Pavillon wurde Anfang des 19. Jahrhunderts von einer reichen Indienne-Fabrikantenfamilie, die selbst auch Reben besass, vollständig aus Bruchstein errichtet. Das Innere des Gebäudes wurde später – möglicherweise in mehreren Etappen – mit einer *Trompe-l'Œil*-Malerei ausgestattet, die eine goldfarbene, metallene Gartenlaube mit Ausblicken auf eine vielfältige Landschaft darstellt. Die im Stil des italienischen *Trompe-l'Œil* gestaltete Malerei, die in der Westschweiz in den 1830er-Jahren ihren Höhepunkt erlebte, könnte auch von der beruflichen Tätigkeit des Bauherrn beeinflusst worden sein, der in seinen Manufakturen zur Ausschmückung der Indiennestoffe, die damals hauptsächlich für den italienischen Markt bestimmt waren, professionelle Zeichner beschäftigte.

Riassunto

Il padiglione dei Bugnons a Colombier e i «cabinets» nei vigneti di Neuchâtel

Dal XVI secolo e soprattutto nel XVIII e XIX secolo la nuova élite economica di Neuchâtel fece costruire dimore di prestigio nella zona viticola, alla periferia degli agglomerati storici. Le qualità panoramiche del paesaggio venivano sfruttate in particolare attraverso i padiglioni-belvedere (detti anche «cabinets»), edificati a distanza variabile dalla casa padronale. Tra questi, uno dei più accurati è il padiglione dei Bugnons a Colombier, che nel 2009 è stato oggetto di un intervento di restauro e di uno studio approfondito. Commissionato all'inizio del XIX secolo da un'agiata famiglia attiva nell'industria tessile delle «indiennes» e proprietaria di vigneti, fu costruito interamente in pietra da taglio. Le decorazioni pittoriche, eseguite con tutta probabilità in tappe successive e dipinte a *trompe-l'œil*, raffigurano l'interno di un pergolato di metallo dorato, orientato verso paesaggi di vario genere. Accostabili alle pitture a *trompe-l'œil* di gusto italianizzante, in voga nella Svizzera occidentale negli anni 1830-40, le decorazioni potrebbero essere state influenzate anche dalle attività del committente e dai disegnatori professionisti al suo servizio, legati alla realizzazione dei motivi stampati sulle «indiennes» che all'epoca venivano esportate prevalentemente verso l'Italia.